



RÉENCHANTER

Sarah TAÏBI GUETTARI

Sarah Taïbi Guettari

Réenchanter

© Sarah Taïbi Guettari, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2392-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo © Réenchanter / Madiha Yaqouti

Calligraphies © Exil - Amour - Fraternité / La b(art)be

Depuis les hauteurs de sa crête, la ville est blanche de l'immaculé de ses façades. Sa baie en faucille est un cimetière de vagues entêtées, propulsées par les vents féroces venus de la mer, ses ramifications s'enfoncent dans les terres via d'immenses boulevards noirs de monde. La ville fourmille d'âmes en errance. Des palmiers culminent de part et d'autre, rappelant aux désorientés son appartenance à la Méditerranée. Comme ses femmes qui la traversent, enveloppées d'un haïk blanc, Alger est une muse fière et sa beauté cache de sombres drames.

Depuis ses hauteurs donc, nous ne voyons plus le sang échaudant les boulevards. La guerre s'achève mais s'est inscrite dans le pavé à l'encre de l'hémoglobine. Des silhouettes longilignes balaient le panorama, en groupe toujours, elles se défient avant de s'éclipser. Les fines ruelles menant au centre-ville sont des artères à la rancune ou la joie tenaces, desquelles s'expriment encore en explosions les humeurs du peuple.

Sur les hauteurs, un homme se tient, une arme dans le dos, un carnet de notes à la main, prêt à affronter les affres du destin.

Une page se tourne, un crépuscule pour une nouvelle aube, à l'endroit des promesses, des rêves, se forge aussi l'écorce de la désillusion et c'est la jeunesse, toujours, qui en porte la croix.



I

6 juin 1962

Le café fume, ses effluves s'échappent de la devanture du restaurant. La lumière du milieu d'après-midi se réverbère sur le sol carrelé. La terrasse est bondée, des hommes, en bleu de travail, martèlent les tables rondes du poids de leurs idées. En face, d'éternelles deux roues vrombissent et soulèvent la poussière. Yassine les contourne, salue des camarades atablés en terrasse avant de franchir le seuil de la porte du café. Kader, le tenancier, lui lance un sourire large, celui qu'il offre seulement aux habitués. Le jeune homme se rend à l'étage, dans une pièce pleine de livres et de vinyles. Des feuilles de papier raturées prennent la fuite lorsqu'il ouvre la fenêtre sur la baie pour entendre ses mouettes. Ici gisent Alger, sa baie et ses poèmes.

Un miroir baroque lui renvoie son reflet, des cernes pour relever ses yeux miel, des joues creuses et des lèvres qui ne retiennent pas leurs dents. Yassine a le visage de la faim. Il veut dévorer demain.

De sa mallette, il extrait un carnet et se met à lire ses notes à haute voix. Depuis un mois, il ne pense qu'à ce concours de poésie. Alors il écrit partout, inspiré par la ville et ses soubresauts. Il lève les mains face au miroir, joint en un point la pulpe de ses doigts, redresse ses sourcils et pince ses lèvres. La récitation est un art, il sera jugé sur le fond autant que sur la forme. Sa silhouette filiforme est densifiée par une chemise de lin bien trop grande, ses manches retroussées dévoilent des avant-bras aux veines apparentes et des poignets tachés d'encre sèche.

Jean s'engouffre dans la pièce alors que son camarade s'exerce, il traîne son corps nonchalant jusqu'au canapé d'angle sur lequel il se laisse tomber. Les yeux malicieux, il écoute religieusement son ami terminer sa récitation, recoiffant ses cheveux lisses des quatre doigts de sa main droite.

— Donc c'est avec cela que tu comptes convaincre le jury ?

Son interrogation n'est pas une question. Jean désapprouve l'initiative de son